Document generated on 07/19/2025 10:17 a.m.

**Liberté**

# Les maisons ouvertes

Valérie Lefebvre-Faucher

Number 323, Spring 2019

Économie. Remettre la maison en ordre

URI: https://id.erudit.org/iderudit/90460ac

See table of contents

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)
1923-0915 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Lefebvre-Faucher, V. (2019). Les maisons ouvertes. *Liberté*, (323), 29–32.

Tous droits réservés © Valérie Lefebvre-Faucher, 2019

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

# Les maisons ouvertes

## La reproduction au cœur de l'économie

VALÉRIE LEFEBVRE-FAUCHER

**Ce texte est un extrait des « Maisons ouvertes », dans Camille Robert et Louise Toupin, *Travail invisible*, Remue-ménage, 2018.**

Quand je lis des propositions politiques importantes, des œuvres philosophiques qui me troublent, je pense à leur contexte. À quel point ont-elles été écrites en dehors du monde ? Qu'est-ce que ça change dans la littérature, dans l'engagement ? Et qu'est-ce que ça veut dire, de véhiculer cette idée fausse du travail intellectuel coupé du reste ? Moi, je souhaite m'intéresser à la pensée qui émerge quand on a les mains dans le mucus et la saleté, quand on tient dans ses bras une personne souffrante.

J'écrirai ce texte par fragments. Vous pouvez aller partir une brassée.

○ ○ ○

Il y a des années que je me demande ce que fait la maternité à la politique. Et je ne peux pas dire que j'ai trouvé des réponses claires. J'ai mis le doigt, par contre, dans tout un tas de fissures et de culs-de-sac. La maternité, c'est, d'une certaine manière, l'espèce et le groupe qui s'imposent sur les femmes, la fin de l'agentivité et du libre arbitre pour elles, la fin du temps pour soi. Nous sommes souvent tentées par l'idée que la maternité relève de l'abdication. Je reste convaincue que la parentalité est surtout un engagement, un espoir. Mais ce qu'il y a de politique dans la maternité n'est pas toujours féministe. L'exercice de mélanger ces domaines qu'on a travaillé si fort à opposer, lui, me semble l'être.

Quand mon fils avait quelques mois, que je l'allaitais au point de rapetisser et que je devenais transparente à force de manquer de sommeil, j'ai pu compter sur la présence d'amies mamans ayant plus d'expérience. Je rigolais avec l'écrivaine et éditrice Claudine Vachon. Nous disions qu'allaiter nous abêtissait. Nous parlions de nos fuites, fuite d'énergie, fuite de minéraux, fuite de liquides, fuite de jus de cerveau. Tout me traversait : les générations, la vie ; j'avais l'impression de ne plus rien retenir ; c'était le moment d'ouverture et de dispersion après la naissance. Je n'étais pas tout à fait redevenue individu. Incapable de m'absenter deux minutes pour me laver, le cerveau plein de parasites, je pensais que je ne pourrais plus jamais faire un travail soigné. Que je ne correspondrais plus jamais au modèle intellectuel, ni à celui de l'engagement en général. Je voyais les murs de la famille épaissir tout autour.

Alors Claudine m'a dit ne t'inquiète pas. Tu vas réapprendre à penser. Ton cerveau va être plus multitâche que jamais et, quand tu vas avoir une demi-heure pour écrire, au lieu d'angoisser tu vas la prendre, la demi-heure ! Elle avait raison. Ça fonctionne. Toutes les mères le font (et elles ne sont pas les seules). Et c'est cela, au fond, la vie intellectuelle : la capacité d'ouvrir des fenêtres entre les mondes. L'irruption de l'art dans l'économie, de la politique municipale dans les maisons, de l'amour dans la science… Je m'intéresse aux ouvertures dans le mur entre maternité et politique, entre reproduction et création, à la danse que nous faisons entre les réalités, comme un geste puissant. Nous nous absentons à moitié. J'écris dans le salon et mon fils m'interrompt. Nous sommes un courant alternatif. J'écris en étant présente.

○ ○ ○

Pourquoi nous a-t-on fait croire qu'il était possible, et souhaitable, de se couper du monde pour le penser, le nommer et le diriger ? Pourquoi, sinon parce que de nombreux hommes l'ont fait, que leur travail était réparti sur au moins deux personnes, deux lieux. Bâtir, écrire, ce sont des gestes collectifs. Les épouses, les secrétaires ont toujours fait partie des œuvres, sans qu'elles leur appartiennent. Et personne ne leur reprochait leur absence à eux. L'absence, on le sait, fait naître de mauvaises mères et de grands génies.

Je pense aux muses, aux femmes qui ont si longtemps porté pour les hommes certains fardeaux reproductifs tout en nourrissant et en soignant leur œuvre. Je les cherche toujours dans l'image des grands écrivains. Je me dis Les Grands Écrivains, c'est le nom d'un *band*. Quand quelqu'un prend le micro, nous entendons la personne qui fait le *beat* derrière ou celle qui a écrit la toune. J'aime ce portrait de groupe. Il y a dans le collectif une clé pour révéler les absentes ubiquitaires, aider celles et ceux qui gardent le bébé pendant l'assemblée.

○ ○ ○

Donc, refuser la coupure. Ce soir, j'écris depuis le lieu double que j'habite : je vous parle par la fenêtre. Mais l'écartèlement des mères m'obsède. J'ai l'impression qu'il me révèle quelque chose de fondamental à propos de la situation collective des

femmes. Je voudrais vous parler de cette dualité, ou de ces paradoxes, dans l'engagement féministe. L'ubiquité-absence.

L'impossible grève.

Quelque chose me dit que la grève de la reproduction, la coupure, n'est pas une stratégie féministe, que c'est une stratégie de dominateurs, et que ce n'est pas par ce genre de gestes que nous transformerons le monde pour le mieux. *Maman, dis-moi, toi qui gardais mon fils cet après-midi pendant le Salon du livre, les mères sont-elles des* scabs*?*

De quoi faisons-nous la grève, si nous nous épuisons à prendre soin des autres, si nous travaillons déjà à la beauté du monde ? Si les infirmières faisaient ce printemps la grève du soin, laissaient les vieux mourir dans les centres, elles seraient les plus puissantes ! Mais elles feraient le contraire de ce qu'elles veulent. Elles seraient devant ce paradoxe. Le pouvoir que nous avons, la grève que nous pouvons faire, s'exerce aux dépens de ceux et celles pour qui nous nous battons. Nous ne sommes jamais tout à fait d'un côté ou de l'autre de la barricade.

Échapper au *care* est impossible. Car *nous sommes* les enfants, les vieux, les malades. Avec quoi alors pouvons-nous rompre ? Le problème, c'est peut-être justement cette pression à la rupture. Dis-je en commençant à planifier le repas de ce soir.

○ ○ ○

Il n'y a pas que le soin, dans la reproduction. Et si la grève du *care* me semble presque impossible, celle de la reproduction au sens biologique, nous savons à peu près comment la faire. Les femmes nous en ont parlé à toutes les époques. (Si seulement nous pouvions les lire...) Certaines des plus belles réflexions sur la reproduction ont été écrites à mon avis par Louky Bersianik. Quand je fantasme la maternité en lutte, je pense souvent à un personnage de *L'Euguélionne*, la femme enceinte, qui prend la forme d'une maison hantée. Bersianik l'appelle, non sans une certaine cruauté, Ahinsa-qui-ourlait-des-proies. Malgré sa passivité, sa révolte me revient toujours comme un défi.

De quoi faisons-nous la grève, si nous nous épuisons à prendre soin des autres, si nous travaillons déjà à la beauté du monde ?

De ses fondations sortaient des rangées d'enfaons, déjà tous vêtus comme des soldats, le fusil au côté, le pas martial et l'œil éperdu. Ils étaient tirés par une ficelle.

[…]De ses fondations sortaient des avions tout équipés de bombes incendiaires avec des pilotes juvéniles et de tout petits passagers paniqués déjà tout entraînés à lâcher le napalm sur tout ce qui bouge. Les avions étaient tirés par une ficelle.

À la fin, dit l'Euguélionne, j'ai vu sortir de la Maison Hantée, à quatre pattes et un seau accroché autour du cou, des rangées de fillettes complètement nues qui, tantôt faisaient la belle en levant leurs petites pattes de devant, tantôt léchaient le sol rugueux de leur langue rose minuscule. Les fillettes étaient tirées par une ficelle.

Puis, j'ai prêté l'oreille aux clameurs terrifiantes de la Maison Hantée, dit l'Euguélionne.

– HALTE ! disaient ces clameurs. De quel droit prenez-vous mes enfaons et les menez-vous à l'abattoir ? De quel droit prenez-vous mes tendres enfaons et les menez-vous au dépotoir ?

Je suis l'Utérus universel. Voilà des siècles que je suis vomi par ceux-là mêmes qui en étaient sortis tout triomphants. Voilà des siècles que l'on s'empare de mes fruits mûrs pour les mener au pressoir.

ASSEZ ! Nous nous mutinons. Nous fermons l'usine où nous fabriquons le sang, où nous dosons les globules rouges et les globules blancs.

Puisque vous êtes si forts, fabriquez-le en éprouvettes ce sang qui vous importe si peu.

Ce passage m'est resté en travers du ventre depuis ma première lecture. Il y a laissé la conviction, sans que je sache l'expliquer, que s'il y a un combat féministe, c'est bien celui d'éviter le massacre des enfants… Quitte à ne pas les faire. Et cette révolte, ce refus découlent paradoxalement de l'amour.

La grève des utérus, on n'en parle pas beaucoup. C'est la grève totale, celle qui fait le plus peur, même aux féministes. On n'en parle pas, mais cette peur justifie toutes les institutions que le patriarcat s'est données pour contrôler le corps des femmes.

La peur de ce pouvoir des femmes comme groupe solidaire, le pouvoir de refuser d'enfanter, le pouvoir de refuser de nommer les pères, le pouvoir de donner naissance ou pas, de nourrir ou pas, la guerre silencieuse qu'on nous soupçonne toujours de faire. Elles l'ont faite, pourtant. La grève négative, incalculable, qui coule en silence sous les vêtements. Et personne ne nous enseigne l'histoire de la grève de nos mères. Celle qui a jeté les curés hors des chambres à coucher et mis fin à la revanche de la nation par les berceaux, celle qu'on fait encore payer aux féministes de chez nous.

○ ○ ○

L'utérus universel, cette image de Bersianik, a bien mal vieilli. Mais j'aime cette manière forte de se réapproprier notre chosification, notre hystérisation à toutes (toutes, que l'on soit munie d'un utérus ou non).

Il me semble quand même important de clarifier que je ne cherche pas une essence féminine dans la maternité. Il y a des mères ultraconservatrices, des mères antiféministes ; nous ne travaillons pas ensemble à l'intérêt général des mères. Je ne veux pas faire d'elles le modèle d'engagement féminin, comme il y a cent ans. Ce que je me demande, c'est : pouvons-nous, comme féministes, nous montrer solidaires, et concernées par la justice reproductive ? La grossesse, la naissance, l'allaitement, ce sont des moments de fragilité pour chacune, mais aussi de puissance collective.

C'est pour ça qu'il me semble important de parler de reproduction non seulement comme côté invisible de l'économie, mais aussi dans le sens strict du processus, qui va en gros de l'ovulation à l'allaitement – en ce sens, j'aime la contribution de Mary O'Brien (*La dialectique de la reproduction*, Remue-ménage, 1987), qui réfléchit à tout ce que ça change dans la pensée, dans l'organisation du monde, si on fait de la reproduction biologique quelque chose de central). C'est un exercice dérangeant, un sujet miné pour les femmes, qui ont travaillé si fort pour être considérées comme des personnes à part entière. Pourvues de jugement, et libres. Elles craignent qu'on les ramène toujours à cette prison biologique, qui les menace depuis l'enfance, la condamnation d'Ève. Or, c'est un sujet impossible à appréhender pour le droit, qui ne sait pas encadrer le sacré, l'indicible, l'incalculable et le commun. Un sujet que les féministes ne peuvent pas déserter.

C'est le lieu de notre conscience de classe en attente.

Toutes les femmes ne sont pas mères, toutes les femmes n'ont pas non plus la possibilité ou le désir de l'être. Mais la reproduction est le pouvoir, le potentiel qui a motivé toutes les institutions patriarcales de l'histoire ; elle n'est pas seulement le moyen, mais aussi l'objectif de la domination des femmes. Elle a quelque chose à voir avec la condition de femme, elle les entrave toutes. Elles vivent de la pression sociale, un jugement constant et une évaluation intrusive de leurs capacités en fonction de la reproduction, qu'elles soient nullipares ou mères. Et quand j'utilise le mot « nullipare », je suis bien consciente qu'il ne désigne qu'une minorité de celles qui n'ont pas d'enfants tant nous sommes nombreuses à nous être débattues en silence avec des grossesses avortées, naturellement ou pas, et autres deuils plus ou moins périnataux. Et parmi les nullipares, à côté de celles qui refusent d'enfanter, il ne faut jamais oublier toutes celles que différentes politiques d'eugénisme ont condamnées à la stérilité.

Je parle ici de l'enfant qui est présent dans ma vie, mais ce qui m'a donné la compréhension très vive du sens du mot « mère », ce n'est pas sa naissance relativement saine ni ses demandes incessantes depuis, ni même l'espoir inconditionnel dans lequel il me place. Non, ce sentiment m'est venu le jour d'une échographie malheureuse, quand j'ai compris que j'étais une protection insuffisante pour un œuf si fragile. Nous sommes mères : porteuses de mortalité.

Je ne comprends pas qu'on parle de choix quand il est question de parentalité. La reproduction est l'expérience physique des limites du libre arbitre. D'abord, il n'est pas vrai qu'on décide de la fécondation. Mais dès que l'étincelle survient, ce qui s'installe dans le corps, c'est le risque, la blessure, la mort, la surprise. On ne choisit pas, mais on fait quand même une fausse couche, on accouche deux semaines après le terme d'un bébé en détresse, on tombe dans la marge d'erreur du moyen de contraception, on élève un enfant gravement malade, on se retrouve seul·e pour s'en occuper, on succombe à la pression de l'entourage, on voit son enfant mourir prématurément. Être mère n'est pas un choix, être parent, c'est une inquiétude.

Quand des femmes, d'un bord comme de l'autre de la maternité, convoquent l'idée de « privilège », je sursaute encore. Bien sûr, il n'y a pas « égalité des chances » dans la maternité. Certaines ne peuvent pas se soigner, élèvent les enfants dans la misère, dans de grandes violences. Toutes n'ont pas une famille, toutes n'ont pas un système reproducteur fonctionnel. C'est important de rappeler cela quand j'essaie de nous unir. Mais s'il y a des privilégiées, ce ne sont ni « les mères » ni « les autres ». On se trompe si on essaie de les séparer en clans adverses.

○ ○ ○

Si le geste de donner naissance n'a pas dans nos sociétés ni dans l'histoire de la pensée l'importance qu'il devrait, c'est aussi le cas pour tous les gestes qui suivent. L'éducation, l'amour, l'inquiétude, la patience des marraines et des soignant·e·s sont non seulement mal rémunérés et reconnus, mais carrément associés à la faiblesse. Associés aussi aux besoins, à l'instinct, à la nature, à ce qui n'est *pas* culturel… Dans nos sociétés, personne ne veut ressembler à la maman qui porte le poids du monde ; tout le monde préférerait être un aventurier solitaire. Des siècles de pensée sexiste nous ont amené.e.s à croire qu'il n'y avait pas de grandeur dans le respect de la vie lente, qu'il n'y avait pas de pensée entourant la naissance et la reproduction, outre la capture de nos corps par les besoins naturels. Faire la grève de la division entre reproduction et culture, ça commence par dire que la reproduction fait partie de l'histoire, que l'inquiétude est politique.

Dans la scène que je citais tout à l'heure, l'Euguélionne regarde la Maison Hantée sans rien dire, en reporter étrangère. La mort des enfants n'a rien de plus spectaculairement écœurant que les centaines d'autres scènes bizarres du roman. On peut imaginer que ce qu'elle décrit a lieu depuis toujours,

dans une relative indifférence. Le cœur fait entre l'amour et la colère des bonds d'autant plus hauts que la Maison Hantée semble seule à s'indigner. Mais elle appelle ses semblables, ses enfants. Les appelle dans la mutinerie.

Dans cette scène, il y a un personnage muet central : l'indifférent, ou l'irresponsable. Celui qui tire les ficelles sans regarder le massacre des enfants. Nous laissons des gens tirer sur des ficelles. Comme s'il n'y avait pas de but ni d'avenir. Et il se trouve des gens pour appeler ça gouverner.

Si je pouvais interdire quelque chose, ce serait ça. Laisser les rênes de notre monde à des gens qui ignorent ce que c'est qu'avoir mal aux dents depuis assez longtemps pour en garder des séquelles, s'user dans le froid, manquer de vitamines, ne pas avoir pris de vacances, travailler de la maison la nuit parce qu'on ne peut pas se payer le service de garde, craindre que les petits s'empoisonnent à petit feu avec ce dont nous les nourrissons, avoir peur de mourir en accouchant, avoir peur que ses ami·e·s meurent de désespoir, avoir peur de mourir en manifestant…

Les gens coupés du monde ne peuvent pas en prendre soin. Comment pourraient-ils le nommer, le diriger ? Ceux qui n'ont pas peur ne peuvent pas décider de nos hôpitaux, de nos maisons, du sort des rivières et des forêts. Je refuse d'écouter quiconque parle d'économie sans reconnaître la valeur de ce qui n'est pas payé. Je refuse d'appeler justice ce qui ne se base pas sur le respect de la vie.

Pouvons-nous dire non chaque fois qu'il nous est demandé de passer outre le sentiment de l'humanité ? Il n'est pas de politique sans empathie.

Pourquoi continuons-nous à valoriser des œuvres dégagées du monde, des attitudes égocentriques de plaisir déresponsabilisé, comme s'il fallait pour être fort·e demeurer seul·e ? Faire partie du monde fait-il si peur ? J'aimerais entendre plus de voix de matantes, celles des personnes qui prennent soin d'autrui, de la génération qui vient. Vous lisez peut-être ce texte en vous inquiétant pour vos parents en perte d'autonomie, votre amour sans statut, vos ami·e·s en *burn-out*. Je voudrais que nous ne laissions plus personne vous ridiculiser pour cela.

○ ○ ○

En 10 ans, une chose a changé dans mon paysage de mère : les groupes de mamans, les forums, les blogues, les activités qui leur sont destinées se sont multipliées.

Je ne veux pas oublier que la mère est la cible de choix de la société de consommation, la brèche par laquelle la publicité espère pénétrer les cœurs et les maisons. La mère symbolise la morale bourgeoise, les forces conservatrices, c'est sur elle que les Églises et les nations comptent pour se solidifier, sur elle que s'appuient la consommation culpabilisante, la domesticité de compétition. Les groupes de mères et tous les espaces qui leur sont consacrés portent en eux ce piège, ce modèle détestable de la mère comme performance féminine et complaisance consumériste.

Mais j'ose espérer qu'il y a aussi dans ces associations un potentiel politique caché. La mise en commun de ce qui a trop longtemps été laissé derrière les murs. Le travail reproductif déborde de plus en plus la cellule familiale. Nous aurions tort de sous-estimer les effets de ce déplacement. Adrienne Rich disait : « Les femmes ont à la fois eu et pas eu de commun. Le simple fait de partager la même oppression ne suffit pas à constituer un monde commun. » Pourrions-nous voir le soin du vivant comme un commun plus qu'un fardeau ? Être solidaires, s'intéresser plus à la communauté du *care* qu'à celle de la production ou de la guerre ? La première condition de la lutte, c'est d'être ensemble pour la faire.

Une chose que le travail de reproduction enseigne, c'est que l'ouvrage n'est jamais achevé. Il n'y a pas de fin aux tâches répétitives par lesquelles nous prenons soin les un·e·s des autres. Les luttes liées à la reproduction ont lieu tout le temps ; nous nous inscrivons dans une tradition d'actions dont on a nié le caractère politique, mais qui devraient être nos priorités. À tous et toutes. Il n'y aura jamais de « victoire finale de la classe des reproductrices ». L'urgence est de considérer avec sérieux ce qu'elles accomplissent déjà.

La grève de la reproduction a lieu tout le temps, mais on ne la voit pas. Elle est cachée derrière les fenêtres closes. Pourtant, elle dérange. Elle est constamment réprimée. On stérilise de force, on fait des usines à bébés, on perpétue les crimes d'honneur, on sépare les familles et des femmes vont en prison pour des avortements. Faire la grève de la reproduction, c'est refuser la frontière entre privé et politique, c'est agir en maîtresse de notre corps, c'est se saisir ensemble de ce pouvoir sur la fertilité. Gardons les fenêtres ouvertes pour montrer l'envers du monde. Parler de nos grossesses, de nos responsabilités de marraines. La deuxième condition de la lutte, c'est de la faire voir et entendre. Ⓛ

◆ **Valérie Lefebvre-Faucher** est éditrice et écrivaine.

**Références citées dans ce texte**
Louky Bersianik, *L'Euguélionne*, La Presse, 1976.
Adrienne Rich, *La contrainte à l'hétérosexualité et autres essais*, Mamamélis, 2010.